

## Aller au-delà des marges médiatiques

Par Fabien GRANJON

« La 'rage du présent', c'est le sentiment même de la décision, le sens aigu de l'irréparable et des occasions à jamais perdues. Loin de conjurer la répétition des défaites, chaque nouvel échec plombe la ligne d'horizon. C'est pourquoi on n'a jamais fini de réapprendre la lente impatience, 'le long et lent mouvement d'impatience patient lui-même', 'le temps de l'inévitable lenteur révolutionnaire' »

Daniel Bensaïd, 1995

Quand Andrea Langlois et Frédéric Dubois m'ont demandé de participer à l'édition française et augmentée d'*Autonomous Media*, je n'ai pas très longtemps hésité à répondre positivement. En premier lieu parce que je connaissais leur ouvrage pour l'avoir lu (et dévoré !) dès sa sortie et que j'avais trouvé les différents chapitres dont il est composé particulièrement attractifs. Puis, parce que leur démarche me paraissait vraiment originale et pertinente: mettre à disposition d'un large lectorat, dans un format court, facilement appropriable et richement illustrée, une somme de papiers bien documentés. Sans prétention, ces textes dressent au travers d'un large faisceau d'expériences de production alternative d'information, un panorama conséquent des médias « autonomes ». Ce tour d'horizon montre toute la diversité, mais également ce qui rassemble ces pratiques médiatiques au-delà des différences d'acteurs, de contextes, de technologies et d'objectifs qui spécifient chacune d'entre elles.

Cet ouvrage s'inscrit dans une longue tradition d'écrits dont le but est de décrire, analyser et mettre en perspective les activités médiatiques alternatives. Je pense aux travaux de John Downing, Chris Atton, Nick Couldry, Clemencia Rodriguez ou encore à ceux de Michel Sénécal. Ces auteurs se sont tous attachés à comprendre les activités de citoyens et de groupes sociaux (militants, organisations communautaires, politiques, etc.) qui considèrent l'information et la communication comme étant au cœur des enjeux démocratiques et ne peuvent, en conséquence, être laissées aux seules mains des journalistes des médias dominants, peu enclins à prendre en charge les singularités de leur expression. Les auteurs du présent ouvrage ont fait le choix d'inscrire leur *opus* au sein de cette riche filiation en renouvelant quelque peu le genre. C'est là un autre aspect qui m'a particulièrement séduit. Car une des originalités de *Médias autonomes*, c'est aussi de mobiliser des auteurs (et des artistes) qui sont à la fois militants et observateurs des médias alternatifs. Cette volonté d'ancrer la réflexion au plus près de la pratique et de développer une analyse qui n'opposerait pas strictement le *savant* au *politique* est un postulat que je partage pleinement. *Last but not least*, la demande qui m'a été faite de rédiger une postface « à la première personne », « la plus personnelle possible », à la fois libre et critique pour discuter « sans concession » des principaux apports (et éventuelles faiblesses) de l'ouvrage, m'est apparue comme un témoignage de probité et d'ouverture intellectuelles qui force l'enthousiasme et a fini par emporter mes (infimes) dernières résistances...

Il m'est difficile de mettre ce « Je » en avant alors que le « Nous » est au fondement de mes principales activités, à la fois de chercheur et de militant. Cette postface est, je crois, le premier texte que nous écrivons à la première personne du singulier ! En quelques mots, puisqu'il m'est réclamé de le faire, je préciserais juste que j'ai 35 ans et qu'après une brève carrière de musicien de jazz (vite avortée mais la passion est toujours là !), je me suis engagé, il y a dix ans, dans la recherche en sciences sociales sous les auspices bienveillants d'Armand Mattelart et de Josiane Jouët, alors professeurs à l'Université de Haute Bretagne (Rennes, France). Mon intérêt pour les médias et les « nouvelles » technologies leur doit beaucoup. Cette « biographie en accéléré » serait toutefois incomplète si je ne précisais également que, depuis 1986, je milite au sein de diverses organisations internationalistes (avec plus ou moins d'assiduité et d'investissement) afin de construire les conditions de possibilité d'une société égalitaire et d'abondance.

Mais revenons à ce qui nous occupe centralement ici: la production alternative d'information dont je discuterai certains aspects depuis cette double position assumée de sociologue et de militant. Je voudrais plus particulièrement parler de certains éléments d'analyse qui traversent tout le livre. Plutôt

que de passer en revue les spécificités de chaque article, beaucoup trop riches pour être toutes examinées dans le détail, mes commentaires relèveront davantage d'une synthèse critique.

### Penser les médias alternatifs

Le premier élément qui me semble être des plus importants, c'est l'ancrage de *Médias autonomes* dans les expériences concrètes et significatives de production alternative d'information. Nul récit mythologique, ni valorisation excessive de la nouveauté nous est ici livré. L'activisme médiatique est envisagé avec prudence et non comme un indice évident d'une révolution qui bouleverserait radicalement l'ordre médiatique dominant, où l'émancipation serait en somme... au bout du tuyau. Le pari de livrer au lecteur une diversité d'études de cas s'avère ici payant dans la mesure où la démarche n'est pas celle d'une mise en catalogue, mais bien de dessiner les contours d'une sphère d'activité complexe. La chose n'était pas simple à réaliser et c'est une réussite.

Les différents auteurs font le point sur cette variété en montrant toute la richesse des engagements informationnels, la diversité de leurs acteurs, de leurs motivations, de leurs valeurs, des technologies qu'ils mobilisent (presse écrite, vidéo, radio, internet, etc.), des environnements sociopolitiques au sein desquels ils s'insèrent, des contraintes structurelles et des conditions d'exercice qu'ils affrontent, etc. C'est un échantillon de choix de cette abondance que nous livre *Médias autonomes*. Il est précieux dans la mesure où il montre la diversité des mobilisations informationnelles par un travail monographique détaillé et les contextualise par des réflexions plus générales qui participent d'une riche tradition de recherche. La production alternative d'information a en effet donné lieu à de nombreuses études qui, globalement, se structurent autour de trois grands types d'approche.

Pour John Downing les « médias radicaux<sup>1</sup> » sont, avant tout, des médias « qui expriment une vision alternative aux programmes politiques, aux priorités et aux perspectives hégémoniques ». Ce qui est mis en avant, c'est le caractère contre-hégémonique des médias autonomes qui s'attachent à mettre en lumière la fonction propagandiste des médias dominants et s'efforcent de créer des contre-pouvoirs critiques<sup>2</sup>. Sans s'opposer frontalement à cette première approche, il en existe une autre qui insiste davantage sur la production d'information comme moyen d'émancipation plutôt que comme moyen de lutter contre la reproduction de la domination sociale. On retrouve notamment chez Chris Atton<sup>3</sup> et Clemencia Rodriguez<sup>4</sup>, ainsi qu'au sein du chapitre de Scott Uzelman cette vision participative des médias qui organisent leurs activités autour de l'*empowerment*, de la réflexivité, de l'autodidaxie, de l'expérimentation, de la réappropriation de la parole et de la prolifération des points de vue plutôt qu'en fonction de pratiques de dénonciation des travers des médias dominants. L'étude de cas du journal de rue *l'itinéraire* signé par Isabelle Mailloux-Béique présente une mise en application concrète d'une telle « philosophie ». Ce paysage des médias alternatifs est également travaillé par une troisième voie critique portée par des théoriciens de l'esthétique comme Geert Lovink<sup>5</sup> et qui vise à occuper une position originale sur les « frontières troubles entre l'art, les technologies, les médias et le politique ». Le Critical Art Ensemble, l'Electronic Disturbance Theater, les conférences « Next Five Minutes » ou encore le brouillage culturel, dont le chapitre de Tom Liacas rend compte, sont emblématiques d'une telle approche. Ces partisans des « médias tactiques » rejettent l'idéologie et valorisent le désengagement des espaces politiques au profit d'une participation à toutes sortes d'expériences dont l'objectif est de brouiller les frontières du marché, du militantisme et des mondes de l'art.

*Médias autonomes* réussit à maintenir au fil des différents chapitres un équilibre entre ces trois points de vue qui sont en quelque sorte les deux faces et la tranche d'une même pièce. Ils traversent à la fois les débats, mais aussi les pratiques sur/des médias alternatifs depuis toujours. Le chapitre de David Widginton nous le rappelle notamment pour ce qui concerne le vidéo-activisme. On retrouve par exemple dans le cinéma militant des années 1960 et 1970 ce triptyque fondateur. À l'époque, les films de l'Argentin Fernando Solanas, notamment *La hora de los hornos* (*L'heure des brasiers*) sont considérés comme des modèles de films militants et Solanas est l'auteur, avec son compagnon d'arme Octavio Getino, d'un manifeste intitulé *Hacia un tercer cine* (*Pour un troisième cinéma*) où ils distinguent un premier cinéma industriel, un deuxième cinéma d'auteur et un troisième cinéma qui se propose de « transformer le monde ». Cette vision nourrira notamment une opposition entre cinéastes (semi-)professionnels, formés dans des écoles spécialisées aux techniques de tournage les plus avancées, et les tenants de la vidéo légère. Les premiers voulant rentrer en concurrence avec les industries cinématographiques, tandis que les seconds visent surtout à impliquer les sujets filmés en les faisant passer derrière la caméra afin qu'ils soient pleinement investis dans la fabrication des films.

Les cinéastes-militants tels que les groupes *Medvedkine* se feront ainsi les porte-parole d'un cinéma essayant de casser la division sociale du travail de production cinématographique, voyant dans la professionnalisation de l'activité filmique la reproduction d'un rapport de domination entre experts et profanes. Le collectif *Vidéo-Out*, lors de la grève historique de l'usine Lip en France, confiera par exemple une partie de son matériel aux ouvriers qui l'utiliseront à leur gré, tandis que les vidéastes tourneront de leur côté leurs propres bandes qu'ils monteront ensemble sous les auspices de Chris Marker. Cela débouchera sur *Puisqu'on vous dit que c'est possible* en 1968. Ancêtres des « médias tactiques », d'autres collectifs de cinéastes estimeront que les débats sur l'effacement de la division des tâches et la disparition partielle du professionnalisme sont illusoire. Les animateurs des *Films du Grain de sable* défendront l'idée que le nécessaire travail formel ne peut être le fait que de spécialistes et que le combat qui doit être mené est celui du rapprochement entre cinéma militant et cinéma expérimental. Les efforts allant dans ce sens resteront vains et les tentatives d'association déboucheront, tout du moins en France, sur une production réduite à sa portion congrue.

### **Prendre la mesure de la nouveauté, dépasser les clivages**

*Médias autonomes* montre donc combien ces trois types d'approches et de pratiques sont toujours d'actualité et traversent de part en part la production des médias alternatifs. Elles sont de fait au fondement de la diversité des formes d'expression autonomes mais se présentent aussi comme des points essentiels de divergence chez les militants informationnels. Dissensions qui les empêchent souvent de travailler ensemble, entraînant une sorte de bafouillage de l'information alternative. Il est en effet étonnant de constater à plusieurs dizaines d'années d'intervalle que l'histoire des médias alternatifs bégaie. Les tenants de l'approche contre-hégémonique critiquent par exemple le désordre qui règne au sein de l'univers des médias participatifs et dénoncent les illusions du principe de distribution égalitaire de la parole qu'ils mettent en avant. À leur tour, ces derniers les accusent de faire perdurer certaines formes de domination à l'encontre des producteurs d'information et d'instaurer des mécanismes de confiscation de la parole. Ces oppositions apparaissent au grand jour lors des principaux rendez-vous altermondialistes où les différents médias alternatifs ne se rencontrent guère dans des cadres communs, collaborent peu et ne partagent pas une même identité collective. N'y aurait-il donc rien de nouveau sous le soleil des médias alternatifs ? La réponse est difficile tant cette météo alter-médiatique est changeante. S'il est évident que certaines lignes de clivage persistent, il faut aussi souligner quelques évolutions majeures.

Les dynamiques ouvertes par la publication libre ou encore le blogage, parfaitement décrites dans les chapitres que leur consacrent respectivement Andrea Langlois et Dawn Paley, en sont un bel exemple. Elles ont permis un renouvellement des pratiques alternatives de production d'information, une redistribution plus large de la parole, ainsi qu'un réarmement du discours critique. Le réseau Indymedia est bien évidemment emblématique de ce processus et constitue la structure média-activiste la plus originale et novatrice de ces dernières années. Les dispositifs de publication ouverte doivent sans aucun doute beaucoup au monde des logiciels libres. Si ce dernier ne se confond pas avec celui des médias autonomes, il faut toutefois souligner que ces dernières années ont été importantes dans la convergence partielle de ces deux sphères d'activité. Un chapitre sur ces rapprochements inédits aurait d'ailleurs sans doute été le bienvenu.

Souvent closes autour de leurs propres intérêts, les communautés de hackers entretiennent un rapport généralement distant et critique à l'égard de l'univers politique. Cependant, des fractions de développeurs, comme celle de la Free Software Foundation de Richard Stallman, s'impliquent aussi à leur manière. Depuis leurs propres intérêts pour le logiciel libre, ils prennent part à des activités de lobbying auprès des pouvoirs publics autour des questions de brevetabilité et de propriété intellectuelle et s'engagent de plus en plus dans des mobilisations à vocation plus générale, souvent au côté des mouvements transnationaux de critique du libéralisme. Cette fraction « politisée » du monde du logiciel libre se présente comme une contre-culture militante et radicale dans laquelle se mêlent exercice de virtuosité technique, guérilla électronique contre les instances de régulation et modes de production collective du logiciel. L'univers du « libre » reprend ainsi certains cadres d'action collective de la production alternative d'information. Il propose, en acte, un modèle effectif de coopération non concurrentiel, fondé sur un principe de propriété collective, de non-marchandisation et une invitation aux personnes à être « proposantes » et actives dans la production du logiciel. Ces alliances émergentes entre développeurs et média-activistes sont sans doute parmi les rencontres les plus prometteuses.

## Du réseau au front de lutte

Toujours parce ce qu'il met en lumière un large éventail d'expériences alter-médiatiques et montre bien la gamme des problématiques liées à la production alternative d'information, *Médias autonomes* est un formidable outil de compréhension des enjeux sociaux et politiques du militantisme informationnel. La variété des situations décrites donne à voir combien les combats pour le droit à la communication et l'appropriation sociale de l'information ont un caractère universel. Au-delà des spécificités locales qui les singularisent forcément, les mobilisations informationnelles ont toujours une portée plus globale. Le chapitre d'Andréa Schmidt est de ce point de vue très intéressant puisqu'il montre un exemple de production alternative locale d'information rentrant directement en résonance avec un événement planétaire susceptible de rencontrer les intérêts de publics variés et par nature internationaux.

Comme nombre des monographies qui nous sont ici livrées, l'on se rend compte, au travers d'exemples concrets, que les mobilisations informationnelles participent potentiellement à des espaces de production, de diffusion, de réception et d'interaction *glocaux* (i.e. à la fois locaux et globaux) qui sont aussi des espaces de résistance à l'homogénéisation des flux d'informations transfrontières. Au travers de l'exemple d'Haïti, le chapitre d'Anthony Fenton nous aide à penser ce type de phénomène. Le cas des radios communautaires en Afrique (anglophone et francophone) aussi. Au Mali, par exemple, la chute de Moussa Traoré à la fin des années 1980 va engendrer un développement rapide de radios libres associatives qui ont pour caractéristique d'être des médias de proximité avec un ancrage hyper local (diffusion sur quelques kilomètres) et émettant très souvent dans des langues vernaculaires. Malgré ces spécificités régionales, la solidarité (technique, financière, autour de contenus, etc.) entre les radioteurs maliens, africains mais aussi francophones, va s'organiser via la constitution de réseaux d'acteurs (unions, fédérations, syndicats, etc.) qui feront de difficultés toujours singulières et géographiquement circonscrites des problèmes plus généraux. Tout simplement parce que les enjeux des radios communautaires maliennes ont une évidente portée universelle qui dépasse de loin les frontières du seul Mali: construction d'un espace public local et national, démocratisation de l'information, accès à la diversité culturelle, développement de l'éducation populaire, etc.

Au sein des quelques textes plus théoriques, je suis en revanche moins convaincu de la nécessité de convoquer certaines références qui, selon moi, sont moins opérantes comme pensées analytiques et atténuent le caractère éminemment politique des mobilisations informationnelles. Les théorisations d'Hakim Bey dans le chapitre de Marian van der Zon concernant son expérience de micro radio ou bien encore celles de Pierre Lévy, convoqué dans le chapitre rédigé par Andrea Langlois, ne me semblent pas nécessairement les plus à même de nous aider à progresser dans nos réflexions et nos mobilisations. Les notions de *zones autonomes temporaires* (TAZ) ou d'*intelligence collective* sont des métaphores qui aident sans doute à la compréhension des phénomènes décrits mais ne disent rien de l'épaisseur sociale qui est au principe de leur existence (et c'est pourtant essentiel). Elles sont des abstractions théoriques qui entendent simplifier sans expliquer. La réalité des médias autonomes n'est ni une forme d'anarchisme insurrectionnel ni un des éléments d'une *cyberdémocratie* émergente.

De même, le recours à la métaphore du réseau ou du rhizome pour rendre compte du travail des médias alternatifs et des mouvements sociaux ne me semble pas toujours productive. Si, de fait, l'action collective, les mobilisations (informationnelles ou non) et les répertoires d'action empruntent davantage que par le passé des formes réticulaires (campagnes, coordinations, etc.), il est risqué de faire du réseau, de la coopération ou des formes communautaires de travail, le principal élément du changement social. Aucun contributeur de *Médias autonomes* ne tombe dans ce travers laissant croire qu'il suffit de partager, de coopérer et de travailler à la construction du réseau pour s'instituer en sujet politique.

En première lecture, certains passages du chapitre proposé par Scott Uzelman ne me semblent toutefois pas tout à fait exempts de cette tentation organiciste. Si je précise cela, c'est qu'au sein du mouvement altermondialiste certains écrits ayant particulièrement bonne presse (je pense notamment aux livres de Michael Hardt et Antonio Negri<sup>6</sup>) laissent à penser que la structure réticulaire constitue par essence le modèle d'une organisation démocratique et se présente comme l'arme la plus puissante contre la structure du pouvoir (par exemple médiatique) en place. Avancer ce type d'argument c'est faire l'impasse sur les rapports complexes qui existent entre les pouvoirs politico-

économiques, les dispositifs techniques et les formes sociales qui se les approprient. Les questions sur la gouvernance d'internet, par exemple, en témoignent.

Toutefois, il est bien évident que le réseau, non en tant que forme intrinsèquement (et illusoirement) démocratique, mais en tant que forme d'action collective permettant de développer des synergies, des solidarités, des résistances et de l'entraide entre militants informationnels est une modalité de mobilisation qu'il est sans doute nécessaire de favoriser. Frédéric Dubois en offre, dans le dernier chapitre, de nombreux exemples et en souligne l'impérative nécessité. En France, une telle dynamique est en train de prendre forme suite aux *Rencontres de Marseille des médias associatifs et indépendants* qui ont réuni près de 150 médias autonomes français (mai 2006), en présence d'une vingtaine de représentants de médias européens et internationaux de même nature<sup>7</sup>. Ils proclament le désir de travailler collectivement et de s'organiser en réseaux locaux, régionaux, nationaux, européens et internationaux et travaillent à la création d'une *Coordination des médias du tiers secteur*.

Ce qui me paraît essentiel dans cette démarche, c'est de bien repérer les différents fronts de lutte que nous devons investir. Au-delà du développement essentiel des médias autonomes, il faut également construire une critique des médias qui ne soit pas seulement fondée sur une critique de l'information, mais qui porte aussi le débat sur les enjeux structurels du système médiatique. Ces différentes dimensions sont de mon point de vue indissociables car complémentaires. Et s'il est aujourd'hui un impératif, c'est bien celui de surmonter les clivages théoriques et pratiques qui structurent habituellement les mobilisations informationnelles. Sans doute est-ce d'ailleurs là mon principal point de divergence avec la perspective développée dans *Médias autonomes*. Les militants informationnels ne doivent pas se contenter de jouer dans les marges mais doivent aussi se donner les moyens d'initier des changements plus massifs au sein de l'espace médiatique. Sans doute faut-il alors passer par un minimum de structuration des différents fronts de lutte permettant de construire une conscience citoyenne des médias et d'organiser une contestation large de l'ordre médiatique.

### **Mordre là où ça fait mal**

Le principal obstacle que rencontrent aujourd'hui les tenants d'un changement radical de la production de l'information et de sa diffusion c'est, comme au sein des luttes sociales en général, l'éclatement des acteurs, des revendications, la multitude des réponses locales et le manque d'une vision stratégique globale. Cette optique doit selon moi viser à faire émerger un front de lutte commun qui, tout en encourageant le développement des « médias autonomes » aurait aussi la volonté de transformer radicalement l'espace public médiatique dominant. *Médias autonomes* insiste sur la première de ces dimensions et ce parti pris de valoriser les alternatives médiatiques constitue sa principale force. Pour autant, il ne faudrait pas laisser croire que le champ des médias dominants tel qu'il se présente à nous aujourd'hui serait un espace à désinvestir. De même que la lutte contre la « malbouffe » passe par la valorisation de modèles alternatifs de production des denrées alimentaires (bio, sans OGM, etc.), mais aussi par un combat pour l'instauration d'un contrôle social des moyens de production existants, la production alternative d'information ne doit pas faire oublier qu'il faut aussi s'engager pour une réappropriation sociale des médias de masse,

Le processus de concentration de la propriété des moyens de production médiatiques au profit de quelques entreprises transnationales ainsi que la financiarisation des médias doivent être combattus. Des propositions intéressantes existent d'ores et déjà un peu partout dans le monde. En France, celles de l'Observatoire Français des Médias (OFM<sup>8</sup> – citons également le travail d'Acrimed<sup>9</sup>) sont autant de pistes à creuser. Le principe du pluralisme doit être réaffirmé en dehors de toute référence à la « libre concurrence » et au marché, notamment publicitaire. En la matière, la défense de l'information en tant que bien public, la revendication d'un exercice libre, contradictoire et pluraliste de l'expression et la défense d'un droit à la communication sont les fondements à partir desquels nous devons aussi construire un « autre espace médiatique ». Le modèle d'une presse d'opinion de qualité doit être ainsi défendu dans le cadre renouvelé de missions de service public et d'entreprises médiatiques qui devraient être autogérées sur la base de conseils mixtes regroupant producteurs (journalistes, secrétaires, personnels techniques, etc.) et usagers.

Une attention toute particulière doit être portée aux combats menés par tous les personnels de la presse quant à l'amélioration de leurs conditions matérielles d'exercice. La défense des conventions collectives, la revalorisation des salaires, l'application stricte du code du travail, la lutte contre le recours systématique aux contrats précaires (notamment pour les pigistes et les correspondants

locaux) participent aussi concrètement à la remise en cause de l'ordre médiatique capitaliste. C'est, me semble-t-il, important de le rappeler.

### **Une autre société pour une autre information**

Il s'agit de redéfinir de fond en comble le jeu entre l'État, les acteurs privés et les mouvements sociaux. Le combat pour l'appropriation sociale de l'espace médiatique et des instruments collectifs d'expression fait partie d'une lutte politique plus large. Il ne saurait toutefois la résumer ou même en être l'élément principal. Cette précision peut sembler relever de l'évidence, mais à considérer le discours de certains média-activistes, sans doute n'est-il pas inutile de le rappeler. On peut en effet lire sous certaines plumes, parmi parfois les mieux trempées, un certain penchant à faire de l'information et de la communication l'alpha et l'oméga des sociétés capitalistes avancées et des rapports sociaux (de production), alors qu'elle n'en sont qu'une des composantes qui certes les transforment, mais n'en modifient pas fondamentalement la nature (l'exploitation capitaliste). Cette tendance à faire des mobilisations informationnelles le point d'entrée privilégié de la critique sociale et ainsi de confondre la communication avec les rapports sociaux est également assez répandue au sein des recherches portant sur les pratiques alternatives d'information.

Donner à croire que l'information ou l'idéologie seraient au fondement des inégalités sociales et seraient donc aussi le moteur (ou tout du moins le carburant) du changement social, c'est verser dans une approche bien peu réaliste (matérialiste) du monde tel qu'il va. Non, la production et la reproduction de la société ne résultent pas seulement de pratiques sociales de communication. Lutter contre l'hégémonie culturelle des classes dominantes, la pensée unique ou la marchandisation des biens informationnels n'est qu'une des dimensions de la conflictualité sociale qu'il faut, certes, pleinement investir, mais surtout, qu'il faut faire travailler en lien avec d'autres revendications. Alors préservons-nous de cette illusion faisant de la communication le levier principal de la permanence ou au contraire de la modification des ordres de domination. Le monde n'est pas fait que d'idées. Vouloir le transformer et le défaire ne peut donc se résumer à un renversement de l'idéologie dominante. Mais dans l'immédiat, contentons-nous d'acter avec les auteurs de *Médias autonomes* que le foisonnement des expériences alter-médiatiques est l'écho (l'expression dans le champ de l'information) de la multitude des luttes sociales et du désir plus fondamental de bouleversement des rapports sociaux.

Concrètement, la critique et la dénonciation des médias dominants, gardiens de l'ordre social, doit s'accompagner de la mise en œuvre de médias de la critique, de pratiques alternatives de communication répondant frontalement aux agressions symboliques et à l'oppression idéologique. La construction d'agences de presse indépendantes et de médias « alternatifs », « libres », « radicaux », « sociaux », « communautaires », « citoyens » ou « autonomes », peu importe le nom, sont plus que jamais à encourager, tout comme l'appropriation des plus récentes technologies de l'information et de la communication, la promotion des logiciels libres ou la lutte contre l'extension de la propriété intellectuelle.

Les dynamiques sociales, économiques, techniques et politiques qui permettront un changement conséquent du paysage médiatique restent largement à construire. Nous émettons les plus grands doutes sur le fait que de tels processus puissent être initiés « par le haut », par exemple sous l'égide des Nations Unies. Le Sommet mondial sur la société de l'information (SMSI) qui s'est achevé en novembre 2005 en est une cuisante démonstration. La « société civile » censée être un partenaire à part entière des débats s'est, au final, bien évidemment vu confier un piètre second rôle servant de simple caution à une négociation qui se voulait démocratique et multipartite.

Quelques 25 ans après le rapport MacBride<sup>10</sup>, le projet des tenants d'un Nouvel ordre mondial de l'information et de la communication (NOMIC) reste toujours d'actualité. La mondialisation des circuits de production et des échanges économiques et culturels a remis au goût du jour la doctrine du « free flow of information », à mille lieues des objectifs de justice sociale et de démocratisation de l'espace médiatique. Si une autre information est possible, soyons-en sûrs, il faudra la construire de notre propre chef.

Rennes, juillet 2006.

---

<sup>1</sup> John Downing, *Radical Media. Rebellious Communication ans Social Movements*, Londres, Sage, 2001.

<sup>2</sup> Cf. Dominique Cardon, Fabien Granjon, « Peut-on se libérer des formats médiatiques ? Le mouvement altermondialisation et l'internet », *Mouvements*, n° 25, janv.-fév. 2003, pp. 67-73

<sup>3</sup> Chris Atton, *Alternative Media*, Londres, Sage, 2002.

<sup>4</sup> Clemencia Rodriguez, *Fissure in the Mediascape. An International Study of Citizen's Media*, Cresskill, Hampton Press, 2001.

<sup>5</sup> David Garcia, Geert Lovink, « ABC des médias tactiques » in Annick Bureau, Nathalie Magnand (dir.), *Connexions. Art, réseaux, média*, Paris, École nationale des Beaux Arts, 2002, pp. 72-77

<sup>6</sup> Michael Hardt, Antonio Negri (2004), *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, Paris, La Découverte ; Michael Hardt, Antonio Negri (2000), *Empire*, Paris, Exils.

<sup>7</sup> [www.acrimed.org/article2355.html](http://www.acrimed.org/article2355.html).

<sup>8</sup> <http://www.observatoire-medias.info/>.

<sup>9</sup> <http://www.acrimed.org/>.

<sup>10</sup> Sean MacBride, *Voix multiples, un seul monde*, Paris, Unesco, 1980.